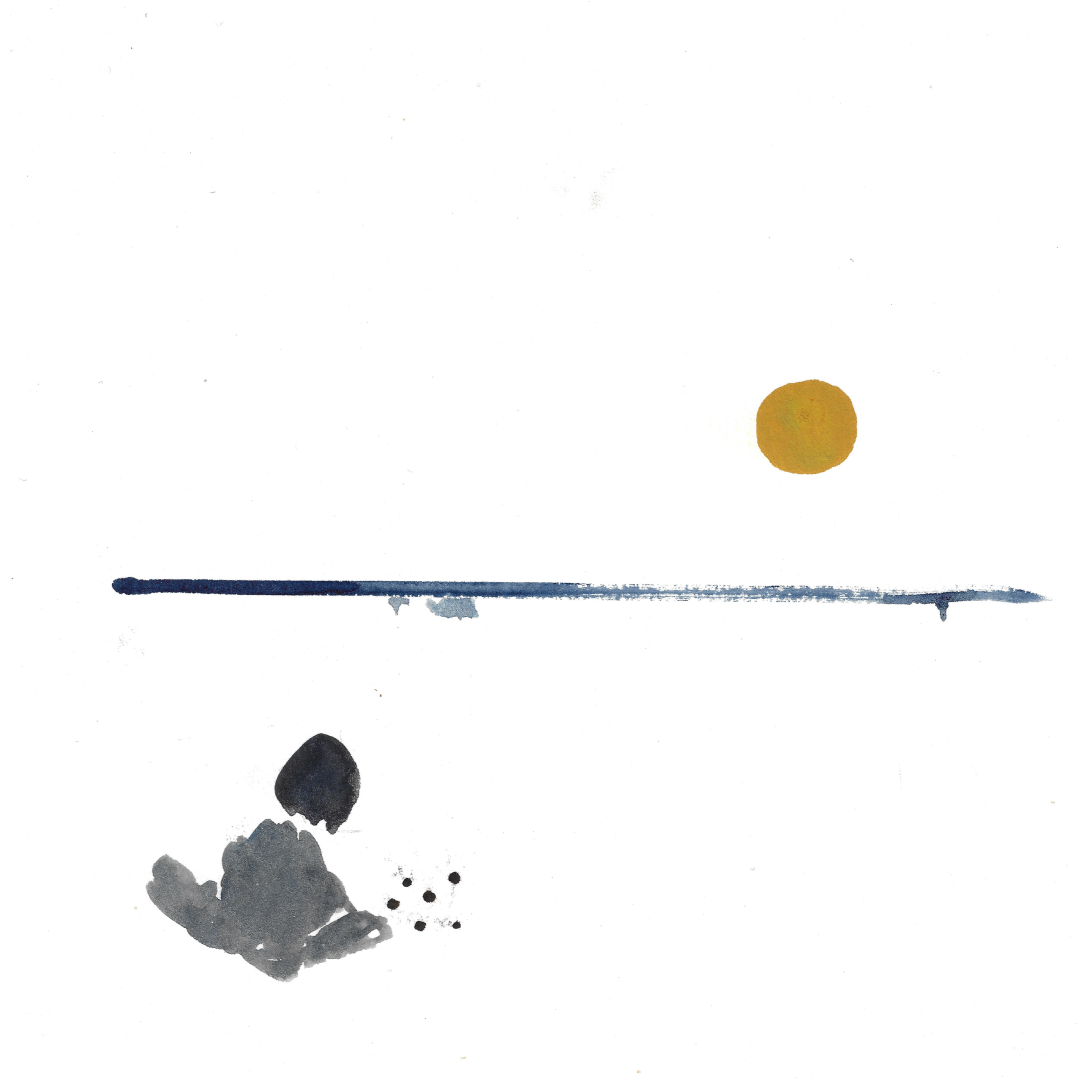


La Petite école



Revue de presse 2023

[Accueil](#)[La FILE](#)[Activités](#)[Thèmes](#)[Publications](#)[Contact](#)

17 OCTOBRE 2022

La Petite Ecole à Saint Gilles

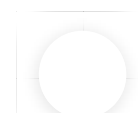


La Petite École est un **dispositif pédagogique et thérapeutique de pré-scolarisation** unique en Fédération Wallonie Bruxelles, fondée par deux enseignantes en 2016.

La Petite École est un **lieu de transition** vers l'école pour des **enfants de l'exil, jamais ou peu scolarisés**. Située dans une ancienne boutique des Marolles, elle offre un espace discret et accueillant. Elle propose une première expérience de l'école et de ses codes.

Ce dispositif, à la fois **souple et structuré**, permet aux enfants d'être disponibles aux apprentissages et de **s'inscrire dans un projet scolaire**.

Nous avons rencontré **Marie Pierrard**, co-fondatrice de la Petite Ecole, afin d'en apprendre plus sur leur projet.



Pour commencer, comment est né votre projet de la Petite Ecole ?

A la base, ce sont deux enseignantes du secondaire qui, par hasard, ont rencontré des familles syriennes dans un parc à Anderlecht. Ces familles demandaient de pouvoir scolariser leurs enfants qui n'étaient pas scolarisés. Nous avons proposé de faire une **école de français** dans le parc pendant l'été, on l'a appelé « **l'école éphémère** ». L'école éphémère a eu lieu pendant l'été 2015, juste avant la grande vague migratoire. Des bancs ont été installés dans le **parc** et une école a été mise en place. Au début, il y avait une vingtaine d'enfants et on a terminé avec une **centaine d'enfants**. Des ateliers courts d'une heure trente étaient proposés pour les enfants et d'autres ateliers de la même durée pour les adultes.



Avez-vous fait appel à des interprètes ?

Les gardiens du parc de Bruxelles Environnement nous aidaient par rapport aux **interprètes** et puis des personnes se sont intéressées petit à petit au projet dont des personnes parlant arabe mais c'est vrai qu'on a toujours fait avec les moyens du bord et avec des personnes qui pouvaient traduire certaines choses mais ce n'est pas ça qui nous permettait de faire classe. On a beaucoup travaillé sur les **répétitions**, le fait de **recopier des gestes**...

On a donné cours pendant un mois et on s'est rendu compte qu'au-delà du fait que les enfants ne parlaient pas français, ce sont des enfants qui n'étaient **jamais allés à l'école** parce qu'ils avaient eu un parcours migratoire très long ou alors qu'ils s'étaient arrêtés dans différents pays comme le Liban, l'Algérie ou l'Egypte pendant un certain temps et n'avaient pas une stabilité pour entamer un parcours scolaire régulier. Ils n'avaient donc **pas les codes scolaires** et ils avaient pourtant l'envie d'apprendre, ils étaient demandeurs d'aller à l'école. On s'est dit qu'il fallait une **zone tampon**, un lieu de transition entre l'arrivée en Belgique et l'école.

Quel est le projet actuel de la Petite Ecole ?



La Petite Ecole a été fondée en **2016**. Il s'agit d'un groupe de **12-15 enfants âgés de 6 à 16 ans**. C'est une **classe unique** qui est encadrée en **horaire scolaire**, tous les jours, de 8h à 15h. La journée est structurée de telle manière que les enfants peuvent choisir deux **ateliers manuels** ou l'**apprentissage en classe** tel que l'écriture ou la lecture. Les ateliers viennent travailler des compétences qui vont aider les enfants pour le travail en classe. Psychomotricité fine, socialisation, respect des règles, travail de mesures, céramique, menuiserie....

Est-ce qu'il y a des liens qui sont faits avec l'Accueil Temps Libre ? Des collaborations ?



La Petite Ecole organise une **Ecole des devoirs (EDD)** pour les **anciens** de la Petite Ecole le mercredi après-midi. Par ailleurs, il y a des demandes des enfants de la Petite Ecole mais aussi d'autres enfants du quartier de fréquenter une EDD de manière régulière. Il y a beaucoup d'enfants de la Petite Ecole qui fréquentent des EDD des Marolles et nous avons aussi un partenariat avec le **CEMôme**, qui est une AMO de Saint Gilles, qui permet que deux éducateurs viennent s'occuper de la récréation de la Petite Ecole. Le CEMôme propose aux enfants des **tarifs réduits** pour des stages ou plaines de vacances. Il y a donc des places qui sont gardées pour que ces enfants puissent y participer.

Est-ce que des choses spécifiques sont mises en place pour l'accueil de ces enfants ?

Pas spécialement. La seule chose que je peux dire c'est que c'est important pour les enfants de pouvoir faire **repères**. On essaie et dans les plaines c'est la même chose, que ce soient toujours les **mêmes animateurs**. On parle des **traumas** de guerre mais l'exil est un événement traumatique donc il est important de créer un milieu contenant, un milieu par lequel l'enfant sait prévoir ce qu'il

va se passe et des **rituels...**

Il y a beaucoup d'enfants qui ne reviennent pas à l'EDD de la Petite Ecole car ils ont déplacé leurs repères dans leur nouvelle école. Cette question de repères au niveau humain et au niveau de la structure du temps, c'est extrêmement important. Sinon, nous avons des bons retours, cela se passe bien.

Est-ce que les enfants peuvent rester plusieurs années à la Petite école ?

Oui mais cela ne s'est jamais produit. C'est arrivé une fois qu'un enfant reste un an et demi parce qu'il y avait trop de changements familiaux et la Petite Ecole faisait repère. De manière générale, les enfants sont très bien à la Petite Ecole mais ce dispositif permet une sorte de fantasme de l'école et ce qu'on essaie de faire, c'est de créer ce désir d'école en travaillant sur la confiance en soi des enfants pour pouvoir aller vers cette institution jamais fréquentée. C'est vrai que les enfants nous le disent, à un moment, ils ont envie de partir et c'est plutôt sain et bon ! C'est souvent entre 8-9 mois et un an que les enfants nomment qu'ils ont envie d'aller à la « grande » école.

Comment se passe l'après « Petite Ecole » ? Est-ce que la transition est accompagnée ? Est-ce que le dispositif aide à trouver une école par la suite ?

L'**instituteur** de la Petite Ecole, Corentin Lorand, va **rencontrer les futur.e.s instituteurs.trices** dans les écoles. Avec l'équipe, on remet un portrait de l'enfant « **qui est cet enfant ?** » hormis le fait qu'il ne sait pas encore lire ou calculer, il n'a en effet peut-être pas le même niveau scolaire que les autres mais il y a toute une série de choses qu'il sait faire... C'est vraiment faire un portrait de l'enfant à partir de notre regard et transmettre cela pour que l'enfant puisse être accueilli à partir de tout ce qu'il est déjà et pas uniquement de ce qu'il n'est pas encore. L'instituteur rencontre la future école au début de l'année scolaire et pour les enfants qui sont



dans les écoles partenaires, il **va dans les classes jusqu'en décembre pour les accompagner**, avec accord de l'enfant car parfois les enfants disent qu'ils n'en ont pas besoin. Dans tous les cas, la Petite Ecole rencontre encore **3 fois** après l'instituteur ou l'institutrice et il y a un lien avec les parents qui persiste afin de les accompagner par rapport au fonctionnement de l'école. Ceux-ci se retrouvent souvent perdus. Il y a donc un **travail de médiation** entre nous et eux et on continue à être médiateurs entre eux et l'institution scolaire.

Parfois, les enfants continuent à venir à l'EDD et donc l'accompagnement se poursuit. En ce moment, des enfants de la Petite Ecole de 2017-2018 sont accueillis à l'EDD. Tant qu'ils en ont besoin, la petite école reste disponible.

Concernant l'EDD, qui n'est pas une école de devoirs au sens de la reconnaissance ONE, est-ce que le fonctionnement est différent ? Est-ce qu'il y a des choses particulières mises en place ?

Certains enfants reviennent à l'EDD pour faire repères et pas forcément pour l'aide aux devoirs. Il y a la possibilité de **jouer** à l'EDD donc les enfants ne sont pas obligés d'y faire leurs devoirs, d'y travailler. Parfois, même des enfants assez grands ont besoin de se **réapproprier** le lieu, le cadre est plutôt le lieu en lui-même et ce qui y est permis, ce qu'on peut y faire, y déposer... C'est vrai que du fait qu'on les connaît bien, il y a une **confiance** et les **choses d'ordre personnelles peuvent continuer à être racontés dans ce cadre**.

Généralement, il s'agit tout de même d'une aide aux devoirs, on regarde ce qu'il y a dans le journal de classe, parfois c'est **répondre à des avis ou demandes de l'instituteur car les parents ne comprennent pas les avis ou de contacter un interprète pour les aider...** Et si les enfants viennent pour jouer, alors c'est les accompagner dans ce jeu. On s'adapte à leurs besoins.

Avez-vous des pistes de ressources, des documents de références ou des  qui pourraient aider les professionnel.le.s de l'accueil temps libre lorsqu'ils accueillent des enfants en situation de migration et à quoi doivent-ils être attentifs

?

Il faut être attentif à se poser la question d'**où se placer** pour pouvoir créer un lien avec l'enfant tout en sachant qu'il ne partage pas la même langue. C'est aussi, parfois, se déplacer et se mettre à la place de l'autre, se remettre dans le contexte que ces enfants sont entourés de personnes ne parlant pas leur langue, cela peut-être très fatigant et donc on essaie à la Petite Ecole de **minimiser le flux de parole pour aller vers des gestes corporels**. Il y a beaucoup de choses qui peuvent être entendues autrement que par des mots et les pictogrammes fonctionnent très bien. Cette question de **repère temporel** est aussi importante ; cela peut aider d'indiquer sur des panneaux le déroulement de la journée, on constate que c'est très efficace en termes d'**apaisement de l'enfant** qu'il puisse voir à tout moment de la journée ce qu'il va se passer par la suite.

On a pris beaucoup de ressources dans des manuels et dans la littérature pédagogique de la petite enfance, qui sont adaptées par après pour les plus grands, il y a des choses formidables.

A quoi faut-il être attentif dans l'accueil et l'accompagnement des familles de ces enfants ?





C'est pouvoir **reconnaître leur place de parent**. Souvent, dans des situations de migration ou face à des institutions qu'ils ne connaissent pas, ils pensent ou on leur fait penser qu'on fait mieux avec leurs enfants qu'eux-mêmes. Il y a beaucoup d'études qui parlent de « **déparentalisation** », du fait de perdre sa place de parent. On vient avec nos manières de faire, de penser et souvent on pense que ce sont les bonnes manières et du coup on **pense à la place des parents**. Il ne faut jamais oublier qu'on n'est pas les parents et que c'est **eux qui connaissent le mieux leurs enfants**. Pouvoir être dans ce lien et leur poser des questions plutôt que leur donner des conseils, c'est important.

Pour la Petite Ecole, on se rend compte que pour les projets qui n'ont pas fonctionnés, c'est que souvent on n'avait pas réussi à créer ce lien avec le parent et si on n'est pas en lien avec le parent, on ne peut pas être en lien avec l'enfant.



le choix de La Croix

Une «Petite École» pour grandir après l'exil



A Bruxelles, deux enseignantes accueillent des enfants sans passé scolaire et souvent issus de l'exil. Les Productions du Verger

Éclaircissements

Sur la plateforme Tèk,
dédiée aux documentaires

Juliette Pirlot et Marie Piérard ont quitté l'enseignement classique pour ouvrir à Bruxelles la «Petite École». Dans cette ancienne boutique transformée, elles accueillent Yaser, Nouredin, Birgal, Kelly et d'autres enfants sans passé scolaire et souvent issus de l'exil.

Dans ce lieu unique, ils acquièrent une première expérience de l'école et de ses codes tout en apprenant à être ou redevenir des enfants avant d'affronter l'institution scolaire, qui attendra d'eux d'être des élèves.

Par de longues séquences, la réalisatrice Lydie Wieshaupt-Claudon filme les gestes et les apprentissages des enfants – prononcer une lettre ou la reproduire dans le sable – mais aussi les adultes qui

Qu'est-ce qui se joue à l'école pour ces enfants jugés «en retard» sur les autres mais qui sont pourtant déjà riches d'une expérience singulière?

La cinéaste porte à l'écran les questionnements de ces deux enseignantes : le système scolaire réussira-t-il à prendre en compte les situations complexes de ces familles et de ces enfants ayant fui des zones de conflit ? Qu'est-ce qui se joue à l'école pour ces enfants jugés «en retard» sur les autres mais qui sont pourtant déjà riches d'une expérience singulière ?

Comme l'une de ces *Éclaircissements*, il reste à espérer que la «grande» école ne remette pas ensuite le couvercle sur ces enfants qui sortent de la «Petite École». Car leur peau, patiemment repérée dans ce lieu d'une grande humanité, est aussi devenue plus sensible.

Lise Larove



REPORTAGE TAALONDERWIJS

De pre-Okan-klas, waar ook slapen leerstof kan zijn

Vandaag om 05:00 door Door Karlien Beckers, Foto's Fred Debrock



Houssein (14) en Ali (12), beiden geboren in Irak, helpen elkaar.

Duizenden jonge nieuwkomers leren Nederlands via Okan, maar voor sommigen is die stap te groot. Dan is een brugje heel welkom. ‘We vertrekken hier van wat de kinderen wél kunnen.’

‘Ik voel dat je mij nu even irritant vindt.’ Veronique De Clercq glimlacht, maar is klinkt vastberaden als ze een leerling aanspreekt die niet goed oplet. Toch schenkt Mohamad (13) weinig aandacht aan haar, hij prult verder met het zelfgemaakte slijm dat hij halverwege de les uit een plastic potje had getoverd. Op de bank naast hem ligt Yazen (14) te slapen. De Clercq lijkt het zich niet aan te trekken en richt zich weer tot Mohamad, die oefeningen basiswoordenschat voor zich heeft liggen: ‘Zal ik het voor je schrijven?’, vraagt ze geduldig terwijl ze over zijn schouder meekijkt op het invulblaadje.

Dit schooljaar leren zo’n 8.500 nieuwkomers Nederlands via Okan (onthaalonderwijs voor anderstalige nieuwkomers). Maar voor sommigen is die sprong te groot, stelt Veronique De Clercq van Vluchtelingenwerk Vlaanderen. ‘Jij ziet een jongen die tijdens de les slaapt en eentje die prutst met slijm in de les. Maar Mohamad heeft een tremor, dat maakt hem onzeker bij het schrijven. Yazen probeert ’s avonds vaak zijn familie te bellen,’ zegt De Clercq, ‘en hij slaapt sowieso slecht door nachtmerries. Dat hebben ze vaak.’ Ze knikt naar de jongeren in de klas.



Opnieuw leren slapen, ook al is het tijdens de les, daar is in het reguliere Okan geen plaats voor – laat staan in het gewone onderwijs. In Villa Veerkracht, het proefproject dat De Clercq in een achterin gelegen klaslokaaltje van Don Bosco in Sint-Pieters-Woluwe opstartte, maken ze voor zulke zaken juist wel ruimte vrij. ‘We vragen veel van jonge vluchtelingen, soms te veel. Met dit project willen we hen zachtjes voorbereiden. Op Okan, op het reguliere onderwijs, maar ook op onze samenleving in haar geheel’, zegt De Clercq.

Analfabeten

Door het klaslokaaltje in Sint-Pieters-Woluwe lijkt een scheidingslijn te lopen tussen de linker- en de rechterkant. Rechts zien we een klassiek klasje: voor de twee rijen banken staat een wit bord, rechts daarvan prijkt een open kast met extra schoolmateriaal. Aan de muur hangen tekeningen van Mohamad, Yazen en hun klasgenoten. De linkerkant heeft meer weg van een leefruimte. Vier tafels vormen een groot vierkant, er staan twee groene zeteltjes met een koffietafeltje tussenin, en er is een uitklapbare Ikea-zetel voor als een van de leerlingen wil slapen.

Het is rond de samengeschoven tafels dat alle leerlingen zitten wanneer we binnenkomen. Een voor een staan ze op om zichzelf in het Nederlands voor te stellen, de ene al zenuwachtiger dan de andere. Als meester Kim, die in de voormiddag samen met meester Jan lesgeeft, vraagt om daarna in de lesbanken rechts plaats te nemen, is de consternatie in de groep voelbaar. Schoorvoetend verzetten ze zich, sommigen blijven nog een tijd aan de vierkante tafel zitten, zoals ze gewoon zijn. ‘Het is de eerste keer dat we de banken in rijen hebben gezet’, legt Kim uit. Tot nu toe gebeurde alles rond de samengeschoven tafels: ‘We proberen hen zo stilletjes te laten wennen aan hoe het eraan toe zal gaan in een “klassieke” klas.’



Meester Kim en Mohamad.

Zo'n tussenfase is noodzakelijk, zeker voor de meest kwetsbare kinderen. Ze zijn soms jaren onderweg geweest, volgden soms nauwelijks onderwijs in eigen land of zijn analfabeet', zegt Julie Dock aan de telefoon. Al veertien jaar geeft ze les aan de A-groep in Daspa, de Franstalige tegenhanger van Okan.

'Voor de jongeren in Okan starten, wordt er een test afgenomen om te kijken wat ze al kunnen', zegt Dock. 'Kennen ze ons alfabet al, waren ze in hun thuisland een ander gewoon? Kunnen ze überhaupt al lezen of schrijven?' Op basis daarvan worden de kinderen ingedeeld in drie niveaus. De A-groep zijn degenen met de grootste leerachterstand. 'Dat zijn dus ook vaak de leerlingen die in hun thuisland het minste les hebben kunnen volgen. Hen meekrijgen is de grootste uitdaging. Lukt deze overgang niet, wordt het later nagenoeg onmogelijk', zucht ze.

Een vlag van Syrië

Sinds enkele jaren zitten in Docks klasje ook leerlingen van La petite école, een Franstalig klasje in Anderlecht waarop De Clercq Villa Veerkracht zich baseerde. 'Ik was eerst zelf verbaasd over de impact', legt Dock uit. De kinderen die van La petite école komen, zijn vaak de voortrekkers in haar klas. 'Daar vertrekken ze vanuit wat de kinderen wél kunnen. Die eerste positieve ervaring maakt dat ze met veel meer zelfvertrouwen bij mij in de Okan-klas starten. Het is een wereld van verschil.'



Een van de invuloefeningen.

Het is de reden dat Yazan, die tot voor kort in de 'gewone' Okan-klas in Don Bosco les volgde, nu in Villa Veerkracht zit, legt leerkracht Jan uit. 'Die klas was gewoon te druk. We kregen hem niet mee.' Jan hoopt dat Yazan in deze kleinere klas zijn draai vindt. Al blijft het altijd een uitdaging om de leefwereld van de studenten beter te begrijpen. In Don Bosco wordt daarom nu bewust een van de eerste hoofdstukken in het lesboek Nederlands overgeslagen. 'Daarin moet je je familie voorstellen. Sommige kinderen weten niet wanneer ze hun ouders zullen terugzien, of ze weten niet eens of ze zelfs nog leven.'

Ook Yazan valt stil wanneer we naar zijn familie vragen. Al tekenend illustreert hij de reis die hij aflegde: een grote vlag van - Syrië, vandaar naar Turkije, en via Servië en Griekenland ten slotte naar Brussel. 'Papa is nog in Turkije', legt hij uit via Google Translate. Over zijn moeder wil hij niet praten.

Op het wit bord vooraan in de klas staat een groot hoofd getekend, waarop De Clercq ogen, oren, mond en neus heeft aangeduid. De leerlingen herhalen bijvoorbeeld "neus", en tekenen dat na. Het de eerste keer dat Yazens ogen oplichtten. Twee banken verder gaat ook Mariatu (16) helemaal op in haar tekening. 'Ik wil later graag verpleegster worden', geeft ze stilletjes toe. Tegen de studies kijkt ze niet op. 'In Sierra Leone had ik niet zomaar kunnen studeren. Ik ben blij dat het hier kan. Al moet ik mijn Nederlands nog heel erg oefenen', glimlacht ze, terwijl ze zich verontschuldigt omdat ze in het Engels praat.

'Niemand weet hoeveel jongeren wachten op plaats in Okan'

'Van meer dan 300 jongeren in Antwerpen volgens Atlas, het lokale agentschap voor integratie en inburgering in Antwerpen, tot 176 jongeren volgens de laatste telling van Fedasil. Niemand weet exact hoeveel jongeren er al maanden wachten op een plaatsje in een Okan-klas.' Het is problematisch, stelt Jean Pierre Verhaeghe, beleidsadviseur onderwijs bij

het Kinderrechtencommissariaat. In een nieuw advies stelt het commissariaat een centrale digitale inschrijvingsprocedure voor. Zonder accuraat overzicht blijft het vingerdik kijken hoe acuut de situatie nu is, klinkt het: ‘Een ding is duidelijk: **het recht op onderwijs van deze jongeren wordt geschonden.**’

Omdat er geen officiële wachtlijst is, moet die bovendien ook niet chronologisch worden afgewerkt, waarschuwt Verhaeghe. ‘Dat maakt de situatie voor die jongeren heel onzeker.’

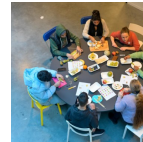
‘We zijn ons bewust van het tekort’, stelt Michaël Devolder, woordvoerder van minister van Onderwijs Ben Weyts (N-VA). Hij stelt dat een ‘databank erg moeilijk is bij een groep die zo dynamisch is’. (kbr)

Lees ook

(https://www.standaard.be/cnt/dmf20221208_98026676)

⊕ **Wachtlijst anderstalige jongeren blijft aangroeien** >

(https://www.standaard.be/cnt/dmf20221208_98026676)



(https://www.standaard.be/cnt/dmf20221208_98026676)

RÉCIT

LA PETITE ÉCOLE : UNE ÉCOLE POUR ENFANTS EN EXIL

2023

JUSTICE SOCIALE ET PAUVRETÉ ([/FR/JUSTICE-SOCIALE-ET-PAUVRETE](#))

Depuis 2016, la Petite école aide des enfants de primo-arrivants, qui n'ont jamais connu l'école, à maîtriser les codes scolaires et sociaux. La Petite école bénéficie de soutiens publics et privés, notamment du Fonds Joseph Schepers-Germaine Lijnen, géré par la Fondation Roi Baudouin.

Mai 2015. De nombreux syriens fuient la guerre et viennent chercher asile en Europe. Parmi eux, certains s'installent en Belgique. Dans le chaos de l'exil, des groupes se rassemblent à Anderlecht, au parc de la Rosée. Des « Doms » pour la plupart, du nom de cette minorité ethnique moyen-orientale, d'origine nomade, souvent victime de discriminations, en Syrie ou en Irak. Marie Pierrard et Juliette Pirlet, enseignantes à l'Institut Sainte-Marie, à Saint-Gilles, découvrent alors cette réalité en arpentant les rues de Cureghem, ce quartier populaire d'Anderlecht. « *Nous avons parlé avec ces familles syriennes, souvent perdues face à la complexité administrative de la Belgique, et nous avons réalisé que leurs enfants n'étaient pas scolarisés* ». Face à ces enfants désœuvrés et fragilisés par l'exil, elles décident de donner cours quotidiennement, avec l'aide de collègues de Sainte-Marie, en extérieur, dans le parc de la Rosée. Cette « école éphémère » accueillera tout l'été jusqu'à 100 élèves au quotidien. Les deux enseignantes réalisent alors que « *certaines de ces enfants sont analphabètes et n'ont jamais été scolarisés. Ils ne possèdent pas les codes scolaires, ni les codes sociaux* », résume Marie Pierrard.

Dès la rentrée de septembre, des démarches sont entamées pour inscrire ces enfants dans des établissements bruxellois. Mais l'école, pour eux, est un autre monde, à la fois rêvé et craint, dont ils ne maîtrisent rien et qui leur fera sentir leur différence. Pour éviter l'échec annoncé, l'absentéisme scolaire et le sentiment de rejet, il fallait imaginer quelque chose de nouveau, hors du cadre classique de l'école. « *Pour ces enfants, une période de transition est nécessaire. Il leur faut une phase de 'pré-scolarisation' pour les aider à intégrer l'école, pour leur redonner confiance en eux* », ajoute Marie Pierrard. C'est ainsi qu'est née « La Petite école », en février 2016. Le projet se veut préventif et thérapeutique. D'un côté, on tente d'éviter de futurs décrochages scolaires et, de l'autre, le cadre « souple et structuré » de l'école, la routine quotidienne, les contenus adaptés rassurent ces enfants pour qui l'inconnu est source de grande anxiété. Depuis 2016, 143 enfants, de Syrie, d'Afghanistan, d'Irak, de Guinée, âgés de 6 à 16 ans, sont passés par la Petite école, pour des périodes allant de 6 à 12 mois. Les élèves touchent à tout mais apprennent surtout la socialisation, les codes de l'école, l'attention, la gestion des frustrations et la psychomotricité fine.

LE CADRE COMME UNE STRUCTURE APAISANTE

Chaque jour, les élèves se réunissent autour de la table de classe pour le rituel du matin, structuré autour de la date du jour, de la liste des présences et des absences, de la « poutre du temps », où les activités à venir sont rappelées. Puis les élèves choisissent leur atelier. « L'espace imaginaire », où l'on joue et observe, souvent des œuvres picturales. L'atelier de la Petite école, pour y travailler le bois ou la céramique. Ils peuvent aussi choisir un moment plus classique, en classe. A midi, toute la Petite école partage un repas que quatre élèves auront contribué à concocter.

Enfin, les enfants participent le mardi après-midi à l'atelier théâtre. Le jeudi, c'est le « soin porté à l'école » qui ponctue leur journée, par la construction d'une étagère ou le passage d'un coup de peinture sur les murs. Le vendredi, la semaine se clôt sur une session sportive.

Le passage des enfants à la Petite école est marqué par la création d'un lien fort entre les enseignantes et les parents. « *Ce qui permet de leur renvoyer quelque chose de positif à propos de leur enfant. D'offrir un autre récit que celui de l'enfant qui n'y arrivera jamais* », précise Marie Pierrard.

Bien sûr, la Petite école, avec ses 17 places, n'a pas pour ambition de résoudre, à elle seule, toutes les difficultés de scolarisation des enfants en exil. Mais ce projet pédagogique s'ancre dans divers travaux de recherche, afin d'affiner les méthodes pédagogiques et de rendre visible cet enjeu si longtemps resté dans l'ombre. La Petite école fonctionne grâce à un équilibre entre financements publics et financements privés, notamment grâce au Fonds Joseph Schepers-Germaine Lijnen, géré par la Fondation Roi Baudouin. Une aide bienvenue pour un projet qui ambitionne de créer un « environnement favorable ». Il s'agit d'un travail quotidien pour tenter de baliser, tant bien que mal, un chemin apaisé vers l'école. La Petite école a notamment inspiré l'initiative homologue néerlandophone Villa Veerkracht, également rendue possible par le Fonds Joseph Schepers-Germaine Lijnen, et mise sur pied par Vluchtelingenwerk Vlaanderen.

« Certains de ces enfants sont analphabètes et n'ont jamais été scolarisés. Ils ne possèdent pas les codes scolaires, ni les codes sociaux. »

MARIE PIERRARD
ENSEIGNANTE